

UN SOUVENIR

ES adolescents de René Fallet (1) la connaissent eux aussi, la vie, et dans les ans, « J'informe tranquillement, sans honte ni gloire, mes lecteurs que les trois quarts de roman sont autobiographiques », écrit l'auteur, lui-même adolescent. Souvenirs encore, et istes souvenirs ! Voici la jeunesse de l'occupation, celle qui trait treize ans en 1940, qui a grandi dans la démission d'un

VRES *

NADEAU

ys, d'une génération, d'une époque. Elle a tapé des poings sur une réalité de carton-pâte et a pas tardé à percer le décor. Derrière les mots de patrie, famille, société, elle n'a trouvé que de pitoyables égoïsmes en sarabande : les trafiquants, les traîtres, les cyniques. Elle est devenue elle-même la proie du marché noir, du système D, des petites jouissances de la vanité et du bien-être. Elle a remplacé l'amour par la chienne, l'amitié par le gang, la bonne conscience par les belles cravates. Elle s'est partie sauvée par la Résistance qu'elle avait commencée à fuir, de voler et d'assouvir ses vengeances. A quoi bon se

récrier ? La fresque aux couleurs violentes, brossée en toute hâte par René Fallet, laisse voir de temps à autre des trous d'azur par où s'évader : l'amour de Bernard pour Lézette, celui d'Annie pour Bernard. Ils se soldent par des échecs, bien sûr, le swing et la course cycliste n'ont pu toutefois, les remplacer tout à fait. Bien des jeunes qui ont aujourd'hui vingt ans, ont fait table rase. Sur elle ils pourrissent construire ; ils ont perdu plus tôt leurs œillères ; ils ont donné moins facilement dans les boniments. Mais retrouveront-ils leur adolescence manquée ?

A propos de René Fallet, une publicité tapageuse agite de grands noms : Faulkner, Caldwell, Radiguet. L'extraordinaire est que l'auteur ne soit pas écrasé par eux, qu'une grâce naturelle lui permette de substituer à une absence complète de métier, un dynamisme étourdissant dont on se demande s'il pourra toujours faire illusion. Si Fallet veut devenir un écrivain, il lui faudra savoir ne pas noyer une intrigue falot dans le mélodrame, camper des caractères et prendre garde que les plus beaux effets sont parfois les plus creux. Il serait dommage que soit gâché le talent de ce garçon étonnamment doué par ceux qui murmurent sur son passage le mot de génie. Celui-ci ne s'accorde qu'à des œuvres parfaites. « Banlieue sud-est »

est loin d'en être une. Telle qu'elle nous est donnée, elle a pourtant de quoi étonner et nous ne sommes pas près d'oublier l'âcre goût de sa poésie noire, son merveilleux langage argotique, ses morceaux de bravoure. Des reminiscences bien sûr, et de la facilité, mais René Fallet vaut mieux que le bruit fait autour de lui.

*

ON est, par contre, d'une étonnante discrétion à propos du livre de Pierre Minet (5). Feindrait-on de tenir sa confession pour scandaleuse, alors qu'elle n'est que courageuse, sans faux-fuyants et très au delà de la mode ? Il est plusieurs sortes d'exhibitionnisme ; celui de Pierre Minet est digne ; c'est, si nous osons le terme, un exhibitionnisme d'âme. L'auteur lui-même sait à quoi s'en tenir : les gens se scandaliseront écrit-il, « non par la crudité de ces confessions, leur franchise, mais par l'entêtement dont elles témoignent », et il se dit, en effet, « obnubilé par le souvenir d'un temps où la vie se nommait liberté, la souffrance victoire. Le temps du désespoir comme un hymne ». On ne s'étonnera pas, là encore, d'apprendre que ce temps était celui de l'enfance et de l'adolescence. Fils d'un paysan champenois, Pierre Minet semblait promis aux joies de la culture potagère. Il tombe à

quinze ans, sous l'emprise d'êtres rayonnants, à peine plus âgés que lui, lycéens rémois en culotte courte : René Daumal, Roger Gilbert-Lecomte et Roger Vailland. Un peu trop consciemment, il va suivre la trajectoire d'Arthur Rimbaud : poésie, révolte et fugues. A seize ans, sans un sou en poche, il arpente le boulevard Saint-Michel et la place Clichy, joue son rôle de ferment destructeur et s'enferme dans la bohème. Tous les commandements de l'heure il les suit : dérèglement des sens, anarchie, liberté totale de comportement, expériences audacieuses en vue de forcer l'inconnu. A vingt-cinq ans, déjà, c'est « la défaite » : l'amour qui le fait esclave, la maladie qui le rend homme. Le poète vagabond, le génie à l'état brut, le Lucifer de trottoir va vivre comme tout le monde, mais en ne pouvant chasser le souvenir de ce qu'il fut : « Assez ! en voilà assez ! Moi je n'en peux plus ! Cette évocation m'écoeure. J'y patauge à présent dans la défaite. J'en ai jusqu'aux genoux ! Encore quelques pas et jusqu'à la poitrine, jusqu'au cou ! Le voici, mon visage d'aujourd'hui ! Voici le survivant ! Voici l'homme ! »

Plaignons du fond du cœur ceux qui tiennent de tels cris pour de la littérature.

(1) Colette Audry : Aux yeux du souvenir (Gallimard).

(2) On joue perdant (Gallimard, coll. Espoir).

(3) Jean-Louis Bory : Chère Aglaé (Flammarion).

(4) René Fallet : Banlieue sud-est (Domat).

(5) Pierre Minet : La Défaite (Sagittaire).

Combat, 4 juillet 1947